

Bartelle avait rencontrés sur sa route. Tout en racontant à leurs amis les principaux épisodes de leur voyage, Morton et Mac-Bray vinrent à parler de la jeune et jolie Française qu'ils avaient vue quelques jours auparavant.

Valentin, à qui on répéta leurs paroles, s'approcha bien vite pour obtenir des nouvelles de sa cousine.

Morton lui expliqua dans quelle circonstance, il l'avait rencontrée et ne lui dissimula pas les inquiétudes qu'il éprouvait pour elle.

—Ce qui a contribué, surtout, dit-il, à me donner des soupçons sur le guide, c'est la direction qu'il faisait suivre à Mme Bartelle. Ils avaient déjà beaucoup dévié de leur route, et cependant cet homme connaît trop bien le chemin de Kuruman pour s'être trompé aussi grossièrement.

—Que supposez-vous alors ? demanda Valentin vivement inquiet.

—En vérité, je ne sais, répondit Morton, mais une sorte de pressentiment me dit que cette aimable et courageuse jeune femme est exposée à quelque trahison. C'est au point que si l'expiration de nos congés ne nous avait forcément rappelés à Collesberg, Mac-Bray et moi, nous serions restés auprès d'elle pour la protéger au moins jusqu'à ce qu'elle eût regagné la route de Kuruman.

—Oh ! certainement, s'écria Mac-Bray ; le cœur m'a saigné en quittant ces pauvres petites filles, si jolies et si douces.

—D'autant plus, reprit Morton, que Mme. Bartelle avait l'air trop souffrante, en dépit du courage avec lequel elle cherchait à le cacher.

—Pauvres petites ! répéta Mac-Bray, qui avait un enfant de l'âge de Cécile et d'Emma.

Un frisson d'inquiétude et de remords traversa le cœur de Valentin. Il se trouvait lâche et ingrat d'avoir ainsi abandonné sa cousine et les deux enfants de Julie-te.

—Je partirai cette nuit même pour les rejoindre, se dit-il. Que Dieu me pardonne mon retard et me permette d'arriver à temps !

Aussitôt de retour à Collesberg, il donna l'ordre à Joseph et à ses domestiques hottentots de commencer les préparatifs du départ.

A la fin du souper, il annonça qu'il comptait se mettre en route la nuit même, avant le lever du soleil. Chacun se récria contre ce départ précipité, mais le jeune homme tint bon.

—Attends trois ou quatre jours seulement, et nous partirons avec toi, lui dit Mme. Martigné.

—Je ne puis.

—Trois jours seulement.

—Il faut que je parte immédiatement.

—Attends deux jours... voyons deux jours.

—Pas un seul. Je suis trop inquiet pour cette pauvre Juliette et ses chers petits anges.

—Deux jours seulement.

—Non, Clémence ; si j'arrivais trop tard, jamais je ne me le pardonnerais. Je me fais déjà de cruels reproches d'avoir laissé partir Juliette tout seule avec ce Morany.

Overnor et Valentin, ainsi que leurs domestiques, passèrent la nuit à faire les préparatifs de son départ. Les bagages et les provisions les plus indispensables pour un si long trajet avaient été soigneusement empaquetés et chargés sur le dos de trois chevaux que conduisaient en laisse Joseph Furetal, et deux domestiques hottentots, montés eux-mêmes sur trois autres chevaux.

Outre les chevaux qu'il possédait déjà, Valentin en avait achetés trois à des officiers de la garnison, et l'obligéant sir Richard lui avait, de plus, prêté deux des siens.

Enfin, M. Morton avait cédé à Valentin un domestique Bichuana, qui avait accompagné les deux officiers dans leur excursion de chasse et qui connaissait parfaitement le pays. De son côté, le major Dawson, qui s'était pris d'amitié pour l'aventureux et brave jeune homme, l'avait forcé d'accepter un fusil de Manton, avec divers ustensiles de chasse. Plusieurs officiers lui remirent en outre des lettres, pour quelques chefs Béchuanas, dont les tribus se trouvaient disséminées sur la route.

Emu et reconnaissant de toutes ces prévenances faites avec un réel intérêt, Valentin embrassa affectueusement sir Richard et les braves officiers du 27e, et partit à six heures du matin pour rejoindre sa cousine Juliette.

(A CONTINUER.)

